

Les mutineries en mer Noire

racontées par deux mutins authentiques

AVANT-PROPOS

par Albert CANÉ, animateur du « Comité des Marins »

Mon cher Louvet,

Je crois devoir t'adresser ces lignes avant la publication dans Contre-courant d'une relation des événements de la mer Noire.

Nous avons, au Comité de Défense sociale, et à celui des Marins, connu mieux que Marty même la façon dont fut lancée la campagne en sa faveur et pour Badina. Il n'est donc rien dans sa popularité, ces comités en sont les auteurs.

L'affaire des marins de la mer Noire est plus ancienne que les événements d'avril 1919 qui ne sont que les conséquences de l'action révolutionnaire menée à bord du France dès 1914, au mois de juin, par les jeunes camarades des « Jeunesses Syndicalistes de Nantes, Saint-Nazaire, Brest et Paris, embarqués au titre des classes 1912 et 1913.

Poincaré et Viviani furent accueillis à bord, à Dunkerque, le 15 juillet 1914, au chant de l'Internationale. Revenus de Suède après une visite au tsar de toutes les Russies, nous étions le seul bateau à Brest qui n'entonnait pas la Marseillaise à la déclaration de guerre.

En 1915, dans l'Adriatique, un groupe révolutionnaire est constitué à bord du France, qui comprend 50 abonnés à Ce qu'il faut dire et fonde une bibliothèque de plus de 500 volumes en 1916. En 1917 la contradiction est portée sur le pont à l'Aumônier en chef d'escadre Rollin-Gosselin, coadjuteur du cardinal Amette, puis un grand nombre de camarades, dont je faisais partie, refusent au commandant de cesser la correspondance que nous entretenions avec Sébastien Faure. Toujours en 1917, en août, le barde breton Théodore Botrel vient donner à bord un concert, auquel assistent trente à quarante personnes. Un vrai désastre! Durant ce temps nous organisons sur la plage, en riposte, un concert qui groupe 800 matelots. Des incidents vont surgir. Se rendant compte du fiasco qu'il subit, le commandant nous fait évacuer. Nous

répondons par l'Internationale, la Jeune Garde, Révolution. Bousculé par le capitaine d'arme, je le frappe, suis arrêté et mis en prévention de conseil de guerre. Démarche auprès de Clemenceau, président du Conseil, qui se souvient de mon refus d'aller présenter les armes à la messe, dans le passé. Le vieux Tigre intervient en ma faveur; j'ai un non-lieu, mais trente camarades sont débarqués. Par mesure disciplinaire, je vais sur un autre bateau en surveillance, d'autres aux Sections spéciales à Calvi, mais nous laissons à bord du France trois ans de propagande révolutionnaire et anarchiste.

Je n'ai pas connu Canonne, ni Lagaille au groupe révolutionnaire du France, mais Ricros et Vuillemin qui étaient jeunes matelots et commençaient à nous fréquenter. C'est surtout Vuillemin qui, à Odessa et Sébastopol, fut à bord l'agitateur. C'est le France qui tira sur Sébastopol avec des pièces de 140 mm. — on fit croire à l'équipage qu'il s'agissait de tirs de réglage — et tua 180 personnes.

Quelques jours plus tard, quatorze marins français qui manifestaient furent tués au milieu d'une foule russe. A la suite de ces assassinats, le France hissa le drapeau rouge en tête de mât. Les Justice, Vergnaud, Mirabeau, Du Chayla et différents contre-torpilleurs firent de même. Et le 23 avril l'équipage du France imposait à l'amiral en chef d'escadre Amet le retour en France. La flotte quittait Sébastopol pour Bizerte sous le contrôle des délégués et l'autorité morale de Vuillemin.

Le 1^{er} mai 1919, le France arrivant au port est mis aussitôt en quarantaine. Le 11 mai, les délégués du bateau mutiné étaient arrêtés et le 29 septembre passaient en conseil de guerre.

Voici les condamnations pour le France: Fracchia, 15 ans; Delarue, 8 ans; Huret, 7 ans; Lagaille, 6 ans; Ricros, 6 ans; Vuillemin, 5 ans; Canonne, 5 ans.

Puis ce furent ceux du Waldeck-Rousseau, du Provence, du

Bruix, du Voltaire, du Guichen; des torpilleurs Mameluck, Fauconneau, etc... Révolte à Toulon, Brest, Cherbourg.

L'affaire du Protet date du 12 avril 1919. André Marty établissait à bord un plan afin de s'emparer du bâtiment. Il savait pouvoir compter sur un homme énergique, le quartier-maître Badina. Malheureusement, le 16 avril il était dénoncé par un nommé Durand, matelot-canonnier, arrêté et incarcéré à la prison de Galatz, en Roumanie. Badina, lui, s'évada et réussit à passer en Russie. Ce n'est qu'en septembre 1920, lors d'un voyage qu'il fit en France, que nous apprîmes l'affaire du Protet alors que depuis 1919 nous menions une ardente campagne en faveur des marins de la mer Noire sans connaître cet incident.

Badina se constitua prisonnier au consulat de Gênes à son retour de voyage en France. Il nous avait appris la condamnation à 20 ans de bague d'André Marty, prononcée à Constantinople. Pour sa part, il fut condamné, à son tour, à 15 ans de travaux forcés.

Marty vint déposer, en tenue de bagnard, à Toulon au procès de son camarade Badina. Sa déposition fut très crâne et très courageuse. J'étais parmi les témoins au procès et eus tout loisir d'entendre leurs réflexions. Quant à André Berthon, qui défendait Badina, il fit une plaidoirie splendide, l'une des plus éloquentes qu'il me fut permis d'entendre au cours de mon existence.

J'ai très peu connu André Marty. J'eus l'occasion de le rencontrer une fois en des circonstances pour le moins orageuses. C'était en 1924. Une bagarre éclata au sujet de la Bataille Syndicaliste avec des militants du parti communiste. Pécastaing, Brontchoux, Lucie Besnard étaient venus me chercher. Des « cocos », revolver au poing, nous menaçaient. Marty était parmi eux. Comme on prononçait mon nom, il s'interposa et demanda à me serrer la main, ce que je refusais en lui rétorquant que, puisque nous étions chaque jour dans l'Humanité considérés comme traîtres et contre-révolutionnaires, le geste était inutile. « Mes frères, ma mère, me dit-il, m'ont parlé de toi et je tiens à t'assurer de mon amitié. » J'ai bien connu ses frères, l'un, Jean, établi médecin en Seine-et-Oise et qui venait au Comité de Défense sociale, ainsi que Michel qui avait été un temps secrétaire du groupe anarchiste de Perpignan. Avec le vieux Thuillier, j'ai couché chez sa mère qui tenait un hôtel à Perpignan. Bonne vieille, dont le mari, père des frères Marty, avait été combattant de la Commune.

André Marty avait suivi les Arts et Métiers; il en était sorti ingénieur, puis s'était engagé dans la marine où il était devenu officier mécanicien. C'était un bon républicain franc-maçon.

On a pu croire que sa tenue à la Chambre et à la tribune relevait du déguisement. C'est une erreur. Au carré des officiers, pour déjeuner ou dîner, les convives doivent se mettre en tenue de ville; Marty y venait toujours en bleus. Vieil esprit du milieu où il fut élevé, et aussi reminiscences de l'école des Arts d'Aix.

Je ne crois pas qu'il fut un communiste fanatique. D'après ses frères — et surtout Jean — c'est un homme courageux, mais peu diplomate, qui a su garder une certaine indépendance, toujours prêt à rendre service à ceux qu'il estimait — je fus de ceux-là, car si je ne lui dois rien, ceux qui lui ont parlé de moi m'ont déclaré qu'il me considérait comme un révolutionnaire sincère, digne d'estime; mais s'il est brutal, violent, autoritaire, ce n'est point un comédien.

En tout cas, Vuillemin, qui avait adhéré au parti communiste, à la suite de la campagne de calomnies contre André Marty, suivie de son exclusion, a adressé sa démission à sa cellule, l'accompagnant d'une lettre courageuse à Jacques Duclos. Toutefois, si Marty et Badina ont été populaires en 1921, ils le doivent au Comité de Défense sociale et au Comité des Marins qui ont, sur leurs noms, fait rebondir la campagne menée en faveur des marins de la mer Noire, commencée en 1919.

Arrêté en 1921 pour l'affaire Cottin et mon activité en faveur des marins de la mer Noire, je ne pus rien faire lorsque le parti communiste s'empara des noms de Marty et Badina pour élaborer une campagne électorale. C'est dire que Marty n'est pour rien dans l'affaire proprement dite des marins de la mer Noire et qu'il ignore l'histoire de Sébastopol et celle d'Odessa puisqu'il était alors à Galatz, en Roumanie. Quant à son attitude au cours de son procès, je me garderai bien de la critiquer; elle a été celle d'un officier républicain qui, seulement devant le conseil de guerre, s'est rendu compte de l'importance de son acte.

Je me suis toujours tu sur cette affaire tout comme sur les événements d'Espagne où j'ai eu à intervenir auprès de Garcia Oliver qui voulait faire exécuter pour chapardage des copains des colonnes italiennes.

A l'heure où Marty est traîné dans la boue par des gens qui ont sali tout le monde je me refuse à hurler avec les loups et le geste de Vuillemin m'a fait plaisir en la circonstance. Je l'estime trop pour que tu écrives là une histoire que je connais bien et que tu pourrais fausser. Cannone a vécu celle du France ainsi que Lagaille, mais la plupart des événements leur ont échappé et, en ce qui concerne tout le groupe révolutionnaire du France ses membres ont trop peu fréquenté les Comités de Défense Sociale et des Marins pour qu'il en soit autrement pour leur part.

Excuse ma concision, j'ai tracé au plus vite ces quelques lignes, et reçois l'expression de ma vieille amitié.

Paris, le 29 mars 1953.

ALBERT CANÉ.

NOTE DE LA REDACTION

Nous donnons ici, tels qu'ils nous ont été remis, les documents concernant la mutinerie de 1919 de la mer Noire dont les auteurs ont participé à l'action.

Une difficulté a surgi: celle des noms propres, de ceux des bateaux à ceux des participants que les auteurs n'ont pas toujours orthographiés de la même manière. Nous avons donc unifié les uns et les autres peut-être arbitrairement. Rectification en sera donnée s'il y a lieu.

Ajoutons que nous avons l'intention d'éditer un second fascicule si nos amis, Ricros et Vuillemin — abonnés à Contre-courant — veulent bien nous en fournir le texte. Marcel Lagaille nous avait adressé, lui aussi, une longue relation. Il l'a déflorée par une publication partielle dans un hebdomadaire à grand tirage et a pris la mouche à la suite d'observations parues dans notre journal, ce qui nous a fait différer toute publication de son rapport. Nous restons donc, à son endroit, dans l'expectation.

MEMOIRES DE CANONNE

Canonne était inscrit maritime; il milita parmi les marins à Dunkerque, au Havre et à Marseille (Syndicat C.G.T.-S.R.). A la veille de la rébellion franquiste en juillet 1936 Canonne part de Marseille pour Barcelone avec un groupe de copains espagnols. Il fut de ceux qui donnèrent les premiers la riposte cinglante aux hordes fascistes. Membre de la F.A.I. de la C.N.T., parlant très bien l'espagnol, il fut des milices d'investigations, monta également au front et vécut toute la révolution espagnole

Lors de l'exode espagnol, Canonne vint se fixer à Paris, au milieu de vieilles amitiés; sa santé ayant été très touchée, il fut dans l'obligation de rentrer à l'hospice de Bicêtre où il mourut le 15 février 1939.

LA RÉBELLION

C'EST par une journée d'avril, à Sébastopol, que je franchis la coupée du cuirassé *France*, navire de la 2^e escadre de la Méditerranée. Rien ne laissait prévoir, ni par l'apparence ni par le fait, que la plus grande des boucheries des siècles venait de prendre fin. Alors qu'en France la joie de ceux qui avaient vécu cet abominable cauchemar s'extériorisait sous toutes ses formes; que les hommes qui n'avaient été, pendant près de cinq années, que le bétail sacrifié au profit des vampires de la haute banque et de la grosse industrie retrouvaient leurs mères, leurs femmes, leurs enfants; qu'enfin des êtres qui s'étaient conduits en bêtes féroces, gorgés d'alcool et ivres d'éther se tendaient fraternellement la main, là, dans cette partie du monde que la haine et la cupidité avaient transformée en champ d'opérations rien n'avait modifié les formes du crime légal qu'est la guerre.

Un trafic intense de cargos transportait: combustible, munitions, canons, armes de toutes sortes, vivres, etc., et donnait au port de Sébastopol une importance qu'il ne possédait pas auparavant.

Depuis l'évacuation d'Odessa, la vie des équipages ne différait absolument pas de celle que mènent les forçats au bagne. Même traitement, même arbitraire! Pour un oui, pour un non, ou plus simplement pour satisfaire des ressentiments des camarades étaient jetés en prison, d'autres expédiés aux sections de discipline à Calvi. Aussi, dans le cœur de chacun germaient la même haine. Tout laissait prévoir que bientôt un mouvement s'amorcerait contre l'odieuse conduite des galonnés.

Le cuirassé *France* était là avec le cuirassé amiral *Jean-Bart* et les cuirassés de la 3^e escadre *Vergnaud* et *Mirabeau* (ce dernier s'étant jeté à la côte avait été lesté de sa grosse artillerie). Étaient également là le *Justice* de la 4^e escadre, le croiseur *Du Chayla* et la canonnière *Alcool*. Des troupes interalliées, nombreuses, avaient pris position, en ligne de combat, à terre. Mais tous nous attendions l'arrivée de l'armée rouge.

Le 16 avril 1919 le cuirassé *France* reçoit l'ordre de sortir

du port pour soi-disant effectuer des tirs de réglage. Durant deux jours ses pièces de 140 mm. ne cessèrent de faire pleuvoir des obus de combat sur des objectifs à terre. Les navires en rade: *Jean Bart*, *Justice*, et autres faisaient, pour leur part, entendre leurs pièces de 300 mm. Nous apprîmes bientôt qu'en fait de tir de réglage notre mitraille avait fait couler du sang.

A ce moment l'indignation fut à son comble à bord et les murmures prirent un autre caractère et s'exprimèrent à haute voix. Nous reçûmes l'ordre de reprendre notre poste en rade et rentrâmes à nouveau dans le port de Sébastopol. Là continua une vie infernale dont le moral des matelots se ressentit de plus en plus. Le dénouement devait brutalement éclater.

Les protestations se faisant de plus en plus fortes le commandant du *France*, Robez-Pagillon, esprit orgueilleux et autoritaire, versa par un geste stupide la dernière goutte qui fit déborder le vase. Apprenant, par des rapports qui lui étaient faits, l'état d'esprit qui régnait à bord, il décida de supprimer les deux jours de repos accordés habituellement aux équipages de la flotte à l'occasion des fêtes de Pâques, et décida que ces jours-là seraient réservés à la corvée de charbon. En ce sens, le samedi veille des fêtes, il fit prendre les dispositions de charbonnage.

A l'énoncé de cette mesure l'équipage se réunit sur la plage avant du cuirassé après le branle-bas du soir. Et, de cette foule d'hommes épuisés par une longue misère, spontanément l'*Internationale* retentit. Ce chant galvanisa les indécis et au cri poussé de « Aux armes » chacun se rua vers la salle d'armes. Malheureusement les armes en avaient été rapidement enlevées et enfermées dans le coqueron.

Le commandant, de son côté, avait armé les officiers et officiers marinières du bord et les avait rassemblés sur l'arrière. Les marins manifestaient bruyamment mais nul ne pouvait se douter de la suite des événements d'autant plus que des camarades veillaient à ce que les matelots ne perdent point leur sang-froid et que le mouvement garde jusqu'au bout son caractère de protestation contre les injustices et de mise en demeure pour l'application des mesures qui avaient été prises en France en faveur des vieilles classes qui avaient été démobilisées. En effet, dans la métropole, les classes 13 et 14 avaient été renvoyées dans leurs foyers et rendues à la vie civile durant qu'à bord des unités maritimes des classes 8, 9, 10 et autres étaient maintenues à bord. Par le mauvais vouloir de qui? Du commandement ou ordre de plus haut? A ces questions seuls pouvaient répondre les états-majors ou, à Paris, ceux qui avaient de gros intérêts en Russie. De toutes façons l'espoir venait de naître chez ceux dont l'âge donnait le droit d'aller bientôt retrouver les leurs.

Déçu dans son espoir de se procurer les armes du bord une partie de l'équipage se porta vers l'arrière durant que quelques-uns, dans le faux-pont, délivraient les prisonniers.

Alors que la majorité de l'équipage, tout à sa joie de con-

naître un semblant de liberté, manifestait son enthousiasme, un certain nombre d'entre nous, plus réalistes, pensait que ce mouvement avait intérêt à ne pas rester localisé à bord du *France* mais au contraire devait s'étendre aux équipages des autres navires. S'emparant de la vedette à vapeur du bord un groupe se portait vers le *Jean Bart* qui se trouvait à quelques cent mètres de nous. Mais là, l'état-major du bord qui suivait attentivement les faits et gestes du *France* se portant vers la coupée nous interdit l'accès du bateau. De la vedette les camarades appelèrent l'équipage du navire amiral à se joindre à notre mouvement. Ce fut instantané: l'*Internationale* retentit et les marins du *Jean Bart* nous imitèrent.

Puis le vapeur continua sa tournée à bord des autres navires. Partout le même accueil, partout le même enthousiasme. Du *Du Chayla* l'homme de garde poussa le cri: « Au large »; mais le lendemain matin l'équipage participait au mouvement.

Malgré l'animation, les cris, les chants cette nuit-là fut calme. Les services de sécurité furent assurés en dehors des chefs. Chacun savait ce qu'il devait faire et chacun accomplissait son devoir avec conscience. Des délégués furent nommés dans lesquels tous mirent leur confiance.

UNE JOURNÉE TRAGIQUE

LE lendemain, dimanche 20 avril 1919, au matin le pavillon rouge est hissé par des camarades au mât de bauprés salué frénétiquement par les marins présents. Aussitôt des groupes se forment alentour. Le commandant en second Lefèvre se présente et ordonne de l'enlever. On ne l'écoute pas. Cet homme qui, la veille encore, n'avait que menaces aux lèvres se fait alors suppliant! Trop de souvenirs étaient encore vivaces au cœur des hommes de l'équipage pour qu'il obtienne, par ce moyen, le moindre résultat. Il en obtint un seul, ce tyran aussitôt fut hué!...

Il ne renonça point pour autant. Il tenta de nous prendre par les sentiments. Tour à tour il faisait jouer l'amour de la patrie, la conception de l'honneur, etc. Tout fut inutile. Alors, dans un geste théâtral, en grand comédien, à l'instar de tous les jésuites, celui-ci nous lança l'ultimatum suivant: « Si tout n'est pas rentré dans l'ordre et le calme avant quatre heures cet après-midi, en rentrant en France je me fais moine » (1). Inutile de décrire le comique de cette déclaration saugrenue et de souligner qu'elle nous fit bien rire.

Au commandant Lefèvre succéda l'amiral Amet, commandant l'expédition navale en mer Noire. Ce dernier, arrogant comme le sont la plupart de ceux qui détiennent l'autorité, se fraya un chemin parmi les groupes d'un pas qui se voulait majestueux. Sa venue relevait de la provocation. Méprisant ou paternel il essaya, mais en vain, de rétablir la discipline. Menaces, puis promesses, rien n'y fit.

Après une entrevue avec nos délégués il dut reprendre le chemin du *Jean Bart* tel qu'il était venu, salué de quelques huées accompagné dans sa vedette par une poignée de fauberts et de vieux balais qui lui firent apprécier la haute estime et

l'affection prodiguées à sa personne par les équipages de la flotte.

Vers la fin de la matinée l'autorisation de descendre à terre fut donnée aux membres de l'équipage qui n'étaient pas de service l'après-midi. Vers deux heures les matelots en tenue comme au temps normal prennent les embarcations qui les conduisent à quai. Là, depuis le matin, une foule sympathique attendait. Des cris accueillirent les arrivants, des embrassades!... Entre ces opprimés, haïssant l'ancien régime qui les avait asservis, qui avait courbé sous le joug leurs aïeux depuis des siècles et dont ils venaient de briser les chaînes, et les marins français dont on voulait faire leurs assassins la fraternisation s'opérait. Des gens descendaient toujours de la ville et ce fut bientôt, sur le quai, un rassemblement imposant.

Soudain parurent des drapeaux rouges dont les marins s'emparèrent les brandissant bien haut et prenant la tête d'un cortège qui se forme sur-le-champ. *Internationale* et cris d'allégresse. Marins français, ouvriers et paysans russes, femmes et enfants, se tenant par les bras montaient vers la ville hurlant leur joie et leur espérance en des temps qui permettraient de connaître enfin le bien-être et la liberté.

Dans une grande artère nous fûmes rejoints par une auto militaire française qui stoppa la tête du cortège. Un capitaine s'enquit de ce qui se passait. Il ne fut pas long à s'en rendre compte par lui-même, et omit d'attendre la réponse. L'auto fila rapidement. Un instant après une fusillade éclatait dispersant la foule sans défense, sans armes, qui, prise de panique, cherchant un refuge, se répandit de tous côtés.

Des cadavres restaient allongés sur la chaussée: hommes, femmes, marins français. Les balles françaises avaient une fois de plus fait couler le sang du prolétariat. Les bourreaux pouvaient être fiers et rire de ce nouveau crime qui ajoutait une page rouge à leur histoire.

Et puis parurent les assassins; une compagnie de débarquement du *Jean Bart* descendue à terre avant le mouvement et qui avait obéi aux ordres criminels du grand état-major. Alors que des camarades couraient vers le port pour y réclamer l'aide des bâtiments de guerre, d'autres transportaient les blessés vers la pharmacie la plus proche. Des larmes coulaient des yeux de ces hommes qui étaient restés conscients en respectant la vie et la liberté des galonnés à bord des navires en révolte. Il ne restait plus qu'à regagner le *France*. Nos délégués dès qu'ils apprirent ce crime exigèrent des sanctions immédiates contre leurs auteurs.

C'est en pleurant et d'une voix émouvante que notre camarade Vuillemin somma le commandant de faire le nécessaire pour que cet acte infâme ne restât pas impuni. L'indignation était telle que les marins ne parlaient que de venger les victimes. Ce fut grâce au sang-froid de nos délégués s'il n'y eut pas d'autres faits plus graves. Un grand pavoi rouge fut hissé en tête du grand mat, mais fut bien vite ramené. En fin de journée le calme revint peu à peu et le jour tragique s'acheva sans autres incidents.

* *

LUNDI 21 avril 1919. Les choses en sont toujours au même point. Les délégués sont toujours en conversation avec les états-majors. Les points principaux sur lesquels ils discutent sont:

- 1° La cessation de la guerre en Russie;
- 2° L'évacuation des bâtiments d'escadre et des troupes des ports russes;

(1) A la vérité il a tenu parole. Il y a quelques années je le vis à Marseille revêtu de sa robe de bure, vaquant dans les milieux que fréquentent les inscrits maritimes de cette ville.

3° La démobilisation des vieilles classes;

4° Une amélioration de la nourriture et l'assouplissement de la discipline.

Durant ces temps les matelots font leur travail, assurent leur service en dehors de la tutelle des « bœufs » (officiers-mariniers) ceux-ci étant exclus de l'activité des navires. Ils vont et viennent, sous l'œil indifférent des équipages, tentant de sonder les sentiments à leur égard, car la peur les ronge pour la plupart. Bien que nous fussions sans armes ils savent qu'il ne nous faudrait guère de temps pour les mettre à la raison.

Quelques incidents comiques viennent apporter une note de joie lors de ces événements tragiques. Exemple: avec le « boni » de la coopé du *France* on fut acheter deux porcs qu'on embarqua et baptisa sur-le-champ « Clemenceau » et « Pichon » et en route... en liberté. Sur le pont, tout le monde appelait nos cochons du nom des sinistres ministres et si les hommes riaient les officiers ne trouvaient point la chose drôle.

Dans la soirée, des soldats français du corps expéditionnaire vinrent se renseigner aux fins de savoir ce qu'ils devaient faire. Nos délégués leur dirent d'attendre les événements. L'armée sympathisait avec nous.

Mardi 22 avril 1919, les dispositions de charbonnage sont prises, un « charbonnier » accoste le long du bord et avec joie nous emplissons les soutes du *France*. Bonne humeur, gaieté, chants accompagnent l'opération à preuve qu'il n'est pas besoin de « discipline » pour que tout se passe pour le mieux sans tire-au-flanc. Nos gardes-chiourmes contemplent ces ébats.

Une compagnie de débarquement rentre à bord ayant exigé d'être relevée en ayant assez de la besogne inique à laquelle on la contraint. Des rumeurs circulent, elles sont démenties, d'autres prennent leur place... et ça continue! Enfin l'une d'elle rase le sol, prend corps, on rentre en France. La volonté générale était que l'escadre expéditionnaire tout ensemble appareille. La question était débattue et les états-majors ne restaient pas inactifs. L'équipage du *Jean Bart* met fin à son mouvement. Mauvais présage. Les autres navires marchent au ralenti. Il n'y a plus que le *France* qui tient le coup sans défaillances, il faut l'isoler. Son départ est donc décidé. L'état-major et l'amiral Amet, lui-même, engagent leur parole d'honneur sur le fait qu'aucune sanction ne sera prise à l'encontre de quiconque parmi les mutins. Nous nous rendrons compte, en France, de la valeur de cette parole qui fut reniée. Les officiers de la marine française porteront la honte de cette trahison.

Mercredi 23 avril 1919. Au matin le guindeau vira les ancres et le *France* appareilla seul. Tel en avait été décidé sous le prétexte que l'on ne pouvait abandonner le matériel et les hommes à terre. Il fut entendu que si le commandant reprenait son poste les « bœufs » n'useraient que d'une autorité restreinte à la seule nécessité. La mer prise la canonnière *Algoöl* nous suit à la trace. Les Dardanelles franchies un télégramme ordonne de rallier Bizerte. Un peu de flottement, car c'est un piège dans lequel nous tomberons, mais il faut en passer par là.

Mardi 29 avril 1919. Nous mouillons en rade de Bizerte et sommes en quarantaine. Vie monotone. Nous apprenons enfin qu'une commission d'enquête doit venir sur place, c'est-à-dire à bord du *France* même. Elle fait son apparition un beau matin. Composée d'officiers supérieurs et subalternes, présidée par l'amiral Barthe, elle ne peut donner ainsi aucune

garantie d'impartialité. Homme par homme tout l'équipage est interrogé. Quelles seront les conclusions?...

En attendant une nouvelle circule qui laisse entendre que nous partons tous en permission. La joie est générale car chacun se fait une fête de revoir ceux qui lui sont chers. Il n'y a plus qu'un sujet de conversation, la perm... Et les projets s'ébauchent, moi je ferai ceci, moi cela... Nous sommes prêts, avec nos sacs, et nous attendons les embarcations qui doivent nous mener à bord du croiseur *Condorcet* chargé de nous diriger vers la France.

Pourtant nous étions quelques-uns qui ne devaient point goûter à ce bonheur; la haine n'avait pas désarmé, là où la force n'avait pu s'employer la ruse triomphait. Discrètement, l'un ou l'autre était avisé d'avoir à se rendre au carré — salle à manger des officiers — où le commandant nous attendait. A la porte, revolver au côté, un officier marinier nous faisait entrer.

Le commandant en second Lefèvre, assis, ayant devant lui une feuille de papier journal, nous apostrophe dès l'arrivée, de cette voix autoritaire qu'il a retrouvée pour la circonstance. « Vous êtes débarqué par mesure disciplinaire, dit-il ». Puis désignant une porte à l'opposé de celle par laquelle nous étions entré: « Par là, achevait-il brutalement ».

Devant celle-ci un autre officier marinier armé nous montrait l'échelle de la plage arrière. Là, gradés supérieurs et officiers mariniers étaient rangés jusqu'à la coupée où une grande vedette était accostée; on nous faisait baisser pour passer afin que notre départ ne soit pas remarqué par nos camarades vaquant à leurs occupations habituelles. Sous la garde de marins arabes la vedette nous mène à terre. Là un détachement de tirailleurs indigènes nous attend avec des camions et, en route, pour la caserne Farre, où après la fouille, nous sommes enfermés dans les locaux disciplinaires. Secré absolu. Aucune communication avec l'extérieur. Nous sommes considérés comme très dangereux et les tirailleurs qui nous gardent ont une consigne sévère.

Pourtant, peu à peu, des tirailleurs plus âgés relevant les premiers, la consigne se relâche et nous pouvons avoir des nouvelles de l'extérieur et même quelques journaux. Nous apprenons que nous ne sommes pas abandonnés, qu'en France des hommes ont pris notre défense et qu'ils sauront nous défendre.

Les jours s'écoulent, la confiance ne nous a pas quittés. Nous chantons pour égayer la monotonie de notre position en attendant les événements qui ne peuvent manquer de suivre. Surprise et inquiétude nous gagnent lorsque nos délégués, qui étaient partis en permission, nous rejoignent en détention. Quel aspect vont prendre les choses? Ils ont été rappelés par télégramme et on les emprisonne. L'autorité n'abandonne pas aussi facilement sa proie!

Un semblant d'enquête se poursuit, mais la lâcheté et l'hypocrisie vont encore jouer leur rôle. Soi-disant se continuent les travaux de la commission qui visita le *France* et qui ne « devait pas prendre de sanctions ». Quelle ignominie! Enfin tout se précise; un capitaine de corvette vient ouvrir l'instruction de l'affaire et, sans quitter Bizerte, nous sommes transférés de la caserne Farre à la caserne Gapy. Nous apprenons que le cuirassé *Voltaire* ébauche un mouvement dans la baie de Sidi-Abdallah; étant isolés les nouvelles nous parviennent déformées, contradictoires, transmises par les hommes de corvée. C'est pour la nourriture, disent les uns, les corvées trop fréquentes disent les autres...

Que ce soit pour l'une ou l'autre des causes voilà ce que les états-majors et la guerre ont fait des hommes. Ce qu'il y a de certain c'est que, sans entente avec le *France*, la révolte gronde partout... Il y a des arrestations. Nos camarades sont enfermés à la caserne Farre. Combien sont-ils? Nombreux sans doute, mais nous l'ignorons. D'autres nouvelles, en France la révolte gronde à Toulon, à bord du cuirassé

Provence, sur d'autres bateaux, le *Bruix* à Brest, un peu partout dans les dépôts. Pouvons-nous espérer? Un avenir meilleur se dessine-t-il pour les peuples?

Hélas! Illusions seulement...

Ici s'arrêtent les Mémoires de notre ami. A bout de souffle Canonne n'a pas pu les terminer. Il est décédé quelques jours après avoir relaté ce qui précède.

TÉMOIGNAGE DE PIERRE LE ROUX

Canonnière-pointeur sur le cuirassé « France »

J'AI été profondément déçu par certaines fausses interprétations contenues dans le livre d'André Marty. J'ai donc pensé qu'une mise au point était nécessaire afin de corriger la déformation en question. Ces quelques détails sur la révolte de la mer Noire — 19 avril 1919 — à laquelle j'ai participé, en tant que marin du cuirassé *France*, y contribueront.

Signalons tout d'abord que le mouvement initial ne s'est pas produit à bord du *France* mais bien à la compagnie de débarquement. Ce détail me paraît capital dans le domaine de la réalité. D'ailleurs, j'y reviendrai.

A Odessa, rien de particulier à signaler: il y eut aussi une compagnie de débarquement à terre, mais je n'y étais pas. De toutes façons notre séjour en cette ville fut de courte durée. Le temps de protéger les hobereaux à valises pleines de roubles qui fuyaient leurs somptueuses demeures devant l'avalanche populaire. Leur consternation faisait notre joie.

Lorsque l'Armée rouge s'est trouvée à proximité de la ville, la compagnie de débarquement a regagné le bord. Nous avons alors appareillé pour une autre destination, les nerfs tendus. Une fébrile agitation secouait l'équipage, déjà l'orage était en vue.

Ceux qui étaient descendus à terre s'étaient procuré un journal édité en français dont le titre *La lutte finale* était imprimé en rouge. Cet organe lancé pour la circonstance était une exhortation à la révolte. On y lisait notamment ces slogans: « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », « Unissez vos forces aux nôtres », etc...

A bord du bateau, ces journaux circulaient de main en main et leurs appels touchaient notre sensibilité. C'est dans cette effervescence que nous touchions un autre port de la mer Noire: Sébastopol. Oui, c'est là, dans les eaux de cette ville, que nous avons pris cette ferme et noble détermination de désobéir à nos officiers et de leur faire comprendre effectivement que nous ne voulions pas rougir nos mains dans le sang d'un peuple en lutte contre un pouvoir tyrannique. Nous n'avions qu'un souci: ne rien abdiquer de notre personnalité. C'était le moment suprême d'affronter tous les périls et de coordonner nos efforts pour annihiler les ordres criminels du sinistre Clemenceau.

Nous étions un noyau de libertaires à bord du *France*.

Marty l'appelle le bateau rouge, le mot noir conviendrait mieux.

Domage que les meilleurs éléments aient débarqué avant. Je citerai quelques noms: Kergosien, Breton des environs de Vannes, François Colette, Renou, Henri Léger et bien d'autres. Ceux-là aussi étaient des copains résolus et déterminés à ne succomber devant aucune autorité.

Nous nous attendions d'un moment à l'autre à être rappelés aux postes de combat. J'étais canonnière-pointeur et, d'accord avec quelques copains aux idées avancées, nous devions passer dans les réduits pour enlever les percuteurs des canons, même par la force si nous rencontrions de la résistance. C'était l'unique moyen de neutraliser les pièces et d'épargner des vies humaines.

Le clairon sonne. Ce n'est pas ce que j'appréhendais, c'est la compagnie de débarquement à l'appel. Il faut se préparer à descendre à terre dans le plus bref délai. Adieu mon plan de sabotage.

Je rencontre Ricros et Vuillemin ces sympathiques amis. Ce dernier me dit: « Attention, Le Roux, ne fais pas trop de victimes ». Je lui réponds que je suis immunisé contre les théories patriotiques et que je ne voulais faire aucun accroc à ma conscience. Les gradés hurlent, surexcités. Ils nous stigmatisent avec grossièreté, à croire que nous sommes vraiment pour eux du bétail. Ils trouvent que nous sommes trop lents à exécuter leurs ordres. On dirait qu'ils sont assoiffés de sang. Intérieurement, nous ruminons: tas de canailles.

Ils ne connaissent pas encore notre volonté inébranlable et que nous n'obéirons jamais à leurs ordres à terre. Car nous sommes indomptables et nous leur prouverons bientôt que la soumission a des limites.

Nous voici dans les embarcations, avec fusils et mitrailleuses, engins de civilisation. A peine quelques minutes de traversée et nous accostons le quai de débarquement. Quelques curieux, civils russes sont là. Sac au dos et en route pour le front nord de Sébastopol. A notre étonnement, d'autres marins se trouvent déjà installés non loin de nous.

L'après-midi se passe à nous installer. Le lendemain, nous commençons à protester contre la nourriture par trop insuffisante. Pas de défections, nous étions unanimes à rouspéter; bon signe. Il fallait persuader les marins que si nous tirions contre les soldats russes, nous serions littéralement pulvérisés.

sés, vu notre manifeste infériorité. C'était l'unique moyen d'arriver au but: garder notre vie intacte. Et puis, pourquoi nous battre? Nous n'étions pas en guerre contre la Russie. Et s'il s'agissait uniquement de défendre les capitaux français placés en ce pays, leurs propriétaires auraient pu faire le geste de venir eux-mêmes les défendre. Quant à nous notre seul capital était notre peau.

De petits groupes se forment, et on discute dur sur l'éventualité d'une révolte. Mais, avant, il fallait s'assurer que les marins du *Justice* n'interviendraient pas contre nous, dans le cas où l'on voudrait nous les opposer. Avec un autre camarade, je me suis chargé de cette mission et tous ceux que nous avons contactés nous ont donné leur parole qu'ils resteraient neutres. C'est ce qui s'est produit en fin de compte. Nous devions, pour réussir dans notre entreprise, intervenir immédiatement et exposer sans ambiguïté nos revendications: d'où la lettre adressée au commandant du front nord de Sébastopol.

La lettre figurant dans le livre de Marty est d'une teneur affreuse et d'une stérilité documentaire, vis-à-vis de l'authentique qui, malheureusement, a disparu. On sent qu'elle a été fabriquée par quelque disciple de Marty (à cette époque).

Aussitôt écrite elle fut déposée sur le bureau du commandant, en son absence. Ce n'est que sur le soir, lorsqu'il pénétra dans son bureau, qu'il l'aperçut et en pris connaissance. Immédiatement le clairon sonne le rassemblement. Je vois encore aujourd'hui l'officier dans la cour, au centre de notre groupe, tenant la lettre à la main, et déclarant — quelle ironie — que si l'auteur s'en faisait connaître aucune action ne serait engagée contre lui. Naturellement et gratuitement il en donnait sa parole d'honneur. C'était là parler dans le vide. Un mutisme absolu fut observé; d'autant plus que cet appel à la dénonciation volontaire et, à la rigueur, au mouchardage, ne pouvait avoir de prise vu que nous n'étions que deux à connaître le contenu du message et que, seul, un troisième avait servi de facteur.

Le lendemain, pendant que le commandant allait aux ordres, à bord, nous nous rassemblions dans une grande salle du fort où tout le monde s'assit à terre. C'était, en somme, une grève de mouvements!

Les officiers ne trouvaient pas notre façon de faire très convenable; ils ne trouvaient personne pour aller patrouiller en dehors du fort. Ils voulurent nous faire sortir de la salle, mais en vain; nous étions indéterminables. Peu après, les sous-officiers essaient d'intervenir; même ténacité de notre part. Un maître, voulant probablement faire du zèle, se met à traîner l'un de nous qui se trouvait à côté de la porte; dans un geste spontané, nous nous sommes tous levés; il a dû lâcher prise; la peur en fut la cause. Car il faut dire que nous avions à nos côtés nos fusils. Nous préconisions cependant de ne pas nous en servir histoire de faire voir que nous étions plus humains qu'eux.

Un moment après, à quelques-uns nous sommes sortis et nous nous sommes dirigés sur une hauteur d'où nous dominions la rade; nous apercevions très bien des marins sur le pont. Nous avions un chiffon que nous agitions, mais en vain; à ce moment-là, tout était encore calme à bord. Ce n'est que le lendemain que nous entendimes l'*Internationale*. Le commandant arrive; il nous laisse à penser que bientôt nous règagnerions le bord.

J'oubliais de dire que deux de notre convoi, un second-maître et un marin furent envoyés à bord par mesure disciplinaire et que ce sont ceux-là, en arrivant sur le bateau, qui

ont fait circuler le bruit que nous étions en révolte. Je pense que ce contact a eu une certaine influence sur l'action immédiate entreprise par ceux du bord.

Un Russe blanc se trouvait au fort. Il était toujours en compagnie des officiers et se faisait passer pour interprète. C'est par son intermédiaire que nous avons récupéré un cochon dans une ferme voisine du fort. En un clin d'œil, le porc a été abattu, dépouillé et mangé, car il faut dire que nous avions terriblement faim et que nous avions 20 ans.

Des ordres arrivent; nous quittons définitivement le fort sans avoir tiré un coup de fusil, sans victime sur la conscience; intérieurement les fusils ont conservé leur graisse. Nous étions les vainqueurs provisoires dans cette lutte; je souligne le mot provisoire, car les faux-jetons, ils nous ont eu à Bizerte.

Nous voilà donc sur le quai. Les chaloupes sont là pour les fusils et pour les hommes. Nous décidons de garder nos fusils avec nous jusqu'à bord; quant aux caisses de munitions, nous les avons jetées à la mer, devant quelques curieux russes qui nous souriaient. Nos officiers ne nous ont fait aucune objection; ils étaient terriblement bas. Ils n'avaient pas été habitués à subir de tels mépris. C'est toujours la bassesse des uns qui fait la force des autres. Enfin, nous montons à bord; ce n'est plus le baigneur tel que nous le qualifions quelques jours auparavant. Une certaine fraternité existe maintenant entre tous les membres de l'équipage. Nous ne formons plus qu'une même famille humaine, une réelle fraternité nous unit.

Je suis stupéfié. Plus d'officiers visibles à bord et leurs subordonnés, ces chiens-couchants, ces éternels aboyeurs, avec leurs physiques de militaires tarés, ne savent plus où donner de la tête. Ils n'osent pas faire chorus avec leurs supérieurs. Quant à nous, nous avons trop de dignité, trop de santé morale, pour les accepter. Ils restent donc à l'écart; ces orgueilleux nous ont trop fait souffrir pour que nous pactisions avec eux. Nous ne pouvions que les ignorer.

Oui! je ne vois plus d'officiers à bord. Ma parole, on croirait qu'ils se sont volontairement suicidés ou noyés. Nous n'en porterons pas le deuil. Pourtant je constate que tout fonctionne impeccablement bien. La nourriture est meilleure, plus saine et plus abondante. Je rencontre Vuillemin. Il est affairé, il tient une lettre à la main. C'est une lettre destinée à sa mère. Il me la lit, elle est fort longue. J'ai retenu: qu'il faisait le sacrifice de sa vie. Pas dans le même esprit que Pétain, évidemment.

C'est à bord du cuirassé *France* qu'au contact de Ricros, Vuillemin et les autres j'ai appris à penser; c'est là qu'on m'a initié aux problèmes sociaux, là, au sein de ce groupe, que mes yeux se sont dessillés.

Je comprends que le problème de l'existence soit assez difficile à résoudre, que la tâche de certains dans le domaine de l'éducation soit stérile, mais, néanmoins, malgré toutes les embûches et les complications de la vie, je pense qu'il faut les surmonter et lutter pour embellir sa vie morale.

♦♦

L'heure approche de quitter les eaux de la mer Noire. Nous faisons accoster un charbonnier; tout le monde en tenue de charbon, et c'est au son de la musique, que cette dure corvée se fait, je dirais presque dans l'enthousiasme. Puis, le lendemain chacun à son poste, nous appareillons pour la France, croyons-nous. Mais, c'est à Bizerte que notre cuirassé mouille. Nous sommes en quarantaine; personne n'est

autorisé à mettre pied à terre. Nous sommes, révolutionnairement parlant, des contagieux, des pestiférés moraux, des fauves en cage.

Au bout de quelques jours, de bonnes nouvelles circulent: tout l'équipage débarquera avec une permission. Nous étions des névrosés. L'optimisme nous dominait, nous croyions à la mansuétude de nos chefs. Amère déception le jour où nous espérions aller embrasser ceux qui nous étaient chers!

Encore le clairon. Tous les permissionnaires à l'appel sur le pont. A babord, je crois. On appelle des noms: présent! Descendez dans la chaloupe. J'attends comme les autres, lorsqu'un nommé Pierre, Breton comme moi, et mangeant à mon plat, mouchard invétéré, vient me dire que le commandant voudrait me parler. Je ne comprends rien à la chose.

Je dis à un copain se trouvant à côté de moi: fais attention à mon sac, je vais voir ce qui se passe et je reviens tout de suite. Je cours vers le carré des officiers. Je vois un tas de seconds-mâtres, ils me disent de rentrer dans le bureau du commandant. Celui-ci se trouvait assis, un journal déployé sur son bureau; il me demande mon nom, je me nomme. « Vous débarquez, me dit-il, du *France*, avec une punition disciplinaire par ordre du ministre de la Marine ». J'allais m'en retourner par la même porte. « Non! me dit-il, passez par là ».

J'obtempère et me trouve en présence d'une vingtaine de sous-officiers revolver au poing. Là, j'ai compris! On m'indique le passage et j'arrive sur la plage arrière où se tiennent des officiers. Ils me désignent l'échelle à descendre et je trouve au bas... un panier à salade. Je suis le septième client. S'écoulent quelques minutes, un autre arrive. Au dix-neuvième la vedette démarre brutalement et quelques minutes après nous accostons au quai. Peu après dix de nos camarades nous rejoignent ce qui, avec les quatre délégués qui nous furent adjoints plus tard, donne le total de trente-trois mentionnés dans le livre d'André Marty.

Ainsi ceux qui partaient en permission débarquaient à babord durant que notre arrivée à terre s'effectuait à tribord. Notre capture avait été bien organisée et minutieusement préparée il n'y avait rien à faire pour s'y soustraire.

A quai, un gros camion nous attendait. Pour y avoir accès il nous fallait passer entre deux rangées de tirailleurs, balonnette au canon. Peu après nous étions royalement casés à la prison du 8^e tirailleurs. C'est le meilleur temps que j'ai passé pendant mes trois années d'esclavage. Nous pouvions nous procurer tout ce que nous voulions grâce aux bons soins du sergent qui s'occupait de nous. Vin à volonté, pâtisserie, etc... Il est à remarquer qu'il ne le faisait pas par pure humanité mais qu'il y trouvait simplement son compte dans les achats.

Toute la journée, nous séjournions dans une cour. Le soir dans chaque cellule fermée à clé nous couchions à huit et dix. Des marins du *Voltaire* se trouvaient avec nous. Dans ces conditions nous ne nous en faisons pourtant pas.

Je dois attirer l'attention sur le fait que, le jour de notre arrestation, aucun délégué ne se trouvait avec nous. Ils se sont pourtant aperçus, à bord du bateau, qui devait les ramener en France, que nous manquions. Pourquoi sont-ils partis sans nous? Pourquoi n'ont-ils pas amorcé le moindre geste de protestation? Pourquoi n'ont-ils pas alerté — comme ils auraient dû le faire — tous les permissionnaires à seule fin de finir en beauté cette sublime révolte? La permission en poche ils sont partis, sans un mot, sans aucune protesta-

tion, nous laissant entre les griffes de ces messieurs à manches dorées? Je sais fort bien qu'on ne nous eût pas relâchés pour autant; mais à vrai dire que risquaient-ils? De nous rejoindre au 8^e tirailleurs? En définitive ils y sont venus n'ayant passé, je crois, que quarante-huit heures au sein de leur famille.

Avant de quitter définitivement la prison Gapy (8^e tirailleurs) un camarade, Charles Lecoq de Saint-Nazaire, et moi avons été appelés, tous deux, devant une autre commission composée de quelques officiers. Le but de cette entrevue fut de nous spécifier que nous étions destinés à rejoindre les sections spéciales, à Calvi. Ce n'était pas là une surprise car, personnellement, je m'attendais à une telle marque d'attention. J'ai, alors, dans un geste instinctif, enlevé le pompon de mon béret, craché dessus et l'ai lancé à leurs pieds. Quand on sait qu'on est désigné pour Calvi on peut bien oser un tel geste.

Enfin nous voici sur le bateau qui doit nous ramener en France. Nous quittons une charmante prison pour aller vers une autre plus inhumaine: la prison maritime de Toulon. Là, Lecoq et moi, nous avons été séparés des autres compagnons qui, eux, devaient passer en conseil de guerre.

Je crois être resté environ un mois à la Maritime, avant de gagner Marseille au fort Saint-Jean. Quelques jours après, je restai seul, Lecoq ayant été libéré. Il m'a encore fallu déménager pour le fort Saint-Nicolas. Pourtant, je crois que ce fut par erreur que je fus introduit dans cette forteresse qui sentait déjà le bagne, par sa discipline rigoureuse et l'implacabilité des gardiens. Quarante-huit heures après, je retournai au fort Saint-Jean. Je me souviens que les chambrées étaient archicomblées et que l'on y dormait les uns sur les autres, dans une puanteur exécrable. Dernier épisode de cette douloureuse aventure: un gardien est venu m'accompagner jusqu'au bateau qui devait me déposer dans un port corse, Ajaccio. Là, j'ai pris le train accompagné de deux gendarmes jusqu'à Calvi.

C'est là que j'ai appris à mes dépens que les récits de Georges Darien et de Liard-Courtois sur le bagne n'étaient pas exagérés. On ne peut supposer qu'il existe des créatures aussi ignobles, des humains assez vils pour infliger des châtements aussi atroces à d'autres humains.

Je suis sorti de cet enfer avec la haine de ces êtres méprisables, les gardiens de prison. Il me faudrait des pages et des pages pour décrire les conditions inhumaines de Calvi. Je vois encore ces créatures à physique de tortionnaires, tels des chacals, guetter l'occasion pour tomber sur des malheureux sans défense; ces êtres avilis et dégradés sont bien le symbole d'un régime abject.

Deux marins se trouvaient enfermés, chacun dans une cellule; ils étaient devenus fous par les traitements odieux et les privations. Ils criaient jour et nuit, et nous ne pouvions rien faire pour eux car il nous était formellement interdit d'approcher de leur cellule, sous peine de subir le même sort. En sortant de Calvi, je n'étais plus qu'une loque humaine. M'a fallu plusieurs semaines de lit avant de m'en remettre.

Voilà le sort réservé à ceux qui veulent garder une certaine dignité et dont la conscience n'est pas faite pour la bassesse et l'agenouillement. Que puisse un jour se généraliser un tel geste. Peut-être alors que l'édifice de cupidité et de mensonge s'écroulera pour faire place à une humanité meilleure.